

Le motif récurrent de l'épine-vinette dans *La Route inconnue* mériterait une étude approfondie et je ne l'ai rappelé ici que pour servir de hors-d'œuvre à l'analyse plus serrée des occurrences d'une autre plante mentionnée dans le roman : la nivéole printanière, qui n'est citée que deux fois dans les 308 pages du livre (Phébus, 1980). Voici les deux passages en question. Rappelons que Narvibard souhaite « découvrir un trésor » pour financer son activité de fleuriste (il a une roseraie magnifique) et en particulier la culture de nouvelles orchidées. Pour atteindre ce graal, il compte employer le don d'Agathe, qui a déjà découvert deux pièces d'or avec l'archéologue Thémistocle et qui vient par hasard de mettre la main sur une rose d'argent.

– *Je suis parvenu, fit Narvibard, à situer un ancien monastère, dans les environs de Norwé.*

– *Pas loin de chez Aurore, dit Agathe.*

– *La principale difficulté, c'est d'en reconstituer le plan. Il y a quelques siècles, un moine y a apporté des fleurs vosgiennes qu'il a cultivées dans le jardin du couvent. Il s'agit de la **nivéole du printemps** qui fleurit en février. Les plantations ont subsisté et se sont développées après la disparition du monastère, et maintenant occupent une assez grande étendue dans un bois. Elles permettent de situer à peu près l'emplacement des anciennes bâtisses, mais il faudrait encore découvrir quelque crypte où des objets précieux peuvent être restés. [p. 216]*

*Certes, quelques jours devaient se passer en vaines recherches. De l'ancien couvent subsistaient encore ces fleurs apportées de l'Est et qu'on appelle des **nivéoles**. elles s'étaient propagées sous les arbres au bas d'une pente assez abrupte, également couverte de bois. Il n'était pas impossible de parvenir à situer l'antique jardin, mais il fallait supputer le lieu des plates-bandes. Pas une pierre ne subsistait. Selon Stanislas, les bâtiments avaient pu s'implanter de part et d'autre d'un ruisseau dont les détours suivaient la lisière du bois. Il pensait que les constructeurs avaient utilisé la pente brusque pour y mener des galeries et ménager quelque chapelle souterraine. [p. 266-267]*

Avant d'en venir à la nivéole printanière, on peut remarquer, après avoir lu ces deux passages parallèles, l'art consommé d'André Dhôtel, qui raconte à cinquante pages de distance la même histoire, sans se répéter. Tout d'abord, il a eu le souci de varier la formulation pour les éléments repris dans le second récit : « fleurs vosgiennes » / « fleurs apportées de l'Est », « se sont développées » / « s'étaient propagées », « quelque crypte » / « quelque chapelle souterraine ». Ensuite, le romancier a distribué dans les deux récits les informations qu'ils ne donnent qu'une seule fois au lecteur. Ainsi, l'origine des plantations et la période de floraison de la nivéole ne sont mentionnées que dans le premier récit, et on ne cite la pente abrupte et le ruisseau que dans le second. Le premier extrait insiste donc sur la plante, le second s'occupe davantage de la topographie de Norwé.

Comment la nivéole printanière s'est-elle retrouvée dans le roman ? Pourquoi André Dhôtel l'a-t-il associée au souvenir d'un couvent disparu ? Il est souvent difficile, parce que l'information fait défaut, de retrouver les origines d'un motif romanesque. Mais dans le cas des nivéoles de Norwé, si le critique littéraire parisien restera irrémédiablement court et n'hésitera pas à mettre sur le compte de la fertile imagination du romancier cette méthode inédite et quelque peu farfelue de pister un trésor en délimitant un parterre de fleurs, le lecteur ardennais d'André Dhôtel reconnaîtra sans peine l'allusion, pour ne pas dire le clin d'œil, aux trop fameuses glodinnettes du bois de Longwé.

Les glodinnettes sont le nom vulgaire régional, particulier au sud des Ardennes, que l'on

donne à la nivéole printanière. Il faudrait écrire « glaudinette » et même « claudinette ». D'après la tradition, cette appellation remonte en effet à un moine Claude, de l'abbaye de Longwé, qui avait réussi à les acclimater. Ce mystérieux botaniste n'est pas connu autrement, mais Narvibard n'ignore pas son existence : « Il y a quelques siècles, un moine y a apporté des fleurs vosgiennes qu'il a cultivées dans le jardin du couvent. » André Dhôtel connaissait, comme tout le monde, cette station unique où des glodinnettes poussent en Ardenne. Le journal départemental en parlait parfois, comme dans l'article reproduit ci-contre, et nombreux étaient dans les années 1960 les cueilleurs qui venaient au printemps faire un bouquet de glodinnettes, jusqu'à ce que la fleur soit finalement protégée et interdite à la cueillette. Le 17 février 1975, cinq ans avant la publication de *La Route inconnue*, André Dhôtel écrivait à Henri Thomas : « Nous avons vu des buses, des faucons sur les champs et les bois déserts et puis cueilli les premières fleurs, dans un endroit secret que tout le monde connaît, des nivéoles (ça ressemble à des perce-neige mais c'est une plus belle clochette). » Le passage de la nivéole printanière dans le roman allait donc de soi et cette transposition constitue un bel exemple de la façon dont le réel, chez Dhôtel, nourrit l'imaginaire.

À vol d'oiseau, Longwé, où poussent les glodinnettes, est à moins de dix kilomètres du Mont-de-Jeux. L'identification du lieu-dit du roman avec le lieu-dit du Vouzinois est d'autant plus aisée qu'André Dhôtel en a conservé la seconde syllabe, -wé qui désigne une étendue d'eau stagnante, un « gué », comme dans un grand nombre de toponymes des Ardennes (Renwez, Régniowez, etc.). Longwé, ici, n'est pas le village homonyme près de Vouziers, mais Longwé-l'Abbaye, sur le territoire de Montgon, dans l'ancien canton du Chesne. Comme dans la version romanesque d'André Dhôtel, il s'y trouvait effectivement un monastère de l'ordre des prémontrés, dont la fondation remontait au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, mais qui avait été déplacé avant d'être détruit et reconstruit. La légende d'un souterrain reliant Longwé au hameau des Mares est bien connue des habitants de Lametz et André Dhôtel s'en est peut-être inspiré quand il évoque les galeries souterraines sous la pente abrupte de Norwé.

Les indications topographiques données par Stanislas confortent l'identification : « Selon Stanislas, les bâtiments avaient pu s'implanter de part et d'autre d'un ruisseau dont les détours suivaient la lisière du bois. » C'est exactement de cette façon qu'étaient disposés les bâtiments de l'abbaye de Longwé, de part et d'autre du ruisseau descendant de Marquigny. Ce ruisseau serpente à la lisière du bois et sépare, rive droite, la ferme de Longwé et, rive gauche, l'abbaye elle-même. « Pas une pierre ne subsistait », ni à Norwé, ni à Longwé, dont l'abbaye fut détruite en 1793. Aujourd'hui, le vestige le plus remarquable est un moulin qui conserve encore sa roue métallique à augets, d'un diamètre de 3 m 50, conçue pour actionner une paire de meules. Mais de ce moulin remarquable il n'existe pas d'avatar littéraire dans le roman d'André Dhôtel.

Les élucubrations de Narvibard ont donc un fondement historique solide. Les nivéoles de Norwé existent : ce sont les glodinnettes de Longwé. La tradition de leur acclimatation est conservée dans le roman, de même que le souvenir d'une abbaye disparue. Mais à l'érudition, à la réflexion nécessaires, à partir des parterres de fleurs subsistants, pour retrouver l'ancien jardin et, de là, une crypte et des objets de valeur, s'opposent le don d'Agathe, son « rôle de médium » (p. 267). C'est cette faculté qui amènera finalement la découverte de l'icône. Les nivéoles printanières, contrairement aux prévisions de Narvibard, n'ont joué aucun rôle dans sa découverte. Le hasard, la coïncidence, effets du destin et sources du mystère, l'emportent sur ce que les personnages avaient prémédité. Or, dans *La Route inconnue*, si l'épine-vinette sert la cause des personnages en livrant un indice à Bleuse, la nivéole, héroïne végétale mineure en même temps que fausse piste, reste sur son quant-à-soi. Narvibard a pu se passer de ses services pour parvenir à ses fins.